

Forum culturel

2021



La mort dans nos cultures locales : sa gestion et son implication sociale

Actes du 8^{ème} Forum culturel organisé
par les Missionnaires Xavériens au Musée du Kivu
(Muhumba-Bukavu, le 19.03.2021)

Photo de couverture : La statue, exposée au Musée du Kivu, est en bois, avec des coquilles et dents et elle à 560mm d'hauteur et 220mm de largeur. Elle est de la tradition Buyu (de la famille royale Maembe, du village de Kipopu-Fizi). Datant de la 1^{ère} moitié du 20^{ème} siècle, sa fonction rituelle avait un lien avec la mort : elle était utilisée comme expiation quand on tuait un animal totem (lion, léopard, pangolin) ; comme supplication quand on demandait à l'anceetre la cause de la mort mystérieuse d'une personne ; comme réparation avant la chasse ou après une chasse infructueuse (Explications offertes au p. Tam par Anastasia Nsoki).

PRÉSENTATION DU FORUM



Que peut-on dire de la mort ? Elle se présente pour certains comme fin de toute parole et pour d'autres comme un faux problème. Pour l'homme, la mort devient un grand mystère en face duquel on assiste à une pluralité d'approches. Et selon les approches, deux attitudes sont possibles pour l'homme : une sereine acceptation de la fin ou une peur et refus de la mort.

L'homme, doté de raison, peut de son vivant choisir d'élaborer une pensée relative à sa fin ; et en quelque sorte, l'homme peut se préparer à sa fin.

Celui qui ne se réconcilie pas avec cette évidence finit par passer le reste de sa vie dans la peur et dans une réalité dont il ne peut pas guérir. « À défaut de cela, - comme dit Ernest BECKER, Anthropologue américain - l'homme choisit de se nourrir de certaines illusions réconfortantes pour donner sens à sa vie ».

Pour cette huitième édition du Forum Culturel, nous réfléchissons sur « La mort dans nos cultures locales, sa gestion et son implication sociale ». Le professeur Paulin Bapolisi ouvre le développement du thème du point de vue de la conception africaine de la mort ; le père Barthélémy Minani abordera le sujet à la lumière de la philosophie et de la théologie ; le Chef des Travaux Gervais Cirhalwirhwa terminera par évoquer une problématique actuelle : « La gestion de la mort dans nos cultures locales, deuil ou fête, funérailles ou gaspillage ».

Ce rendez-vous annuel du forum culturel est devenu pour nous un moment très important d'échange et d'approfondissement. La forte participation au forum signifie, non seulement la belle proximité envers nous, les Missionnaires Xavériens, mais elle traduit l'intérêt pour la sauvegarde et la promotion de nos cultures locales.

La mort reste un mystère. Toutefois, elle trouve une réponse dans la foi à la résurrection. Nous sommes faits pour la vie et non pour la mort.

Père Cibambo Rubibi Bernard, sx
Modérateur du forum culturel 2021

LA CONCEPTION AFRICAINE DE LA MORT



Hon. BAPOLISI BAHUGA Paulin, laïc

Né à Idjwi, en 1953, il est docteur en pédagogie et, depuis 2014, Professeur Ordinaire à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu où il enseigne depuis 1976. Il a été député National entre 2003 et 2011 pour le compte successivement de la Société Civile et du Mouvement Social pour le Renouveau.

Introduction

Personne ici n'a l'expérience de sa propre mort. Le peu que nous connaissons sur la mort, nous l'avons vu ou appris à la suite de la mort d'autrui. Et quand quelqu'un qui nous est proche vient à mourir, on a tendance à s'exclamer en disant : « Ce n'est pas possible ! On était avec lui ce matin, hier, etc. », comme si le fait de l'avoir connu ou vu lui donnait droit à l'immortalité. Heureusement, les choses ne s'arrêtent pas là. Le défunt ne tombe pas tout de suite dans l'oubli. Il est accompagné dignement, considérant qu'il est composé d'un corps visible et mortel et d'une entité invisible et insaisissable, à qui l'on confère la capacité de prendre la dimension qu'elle veut sous forme d'esprit, d'homme ou d'animal. Cette entité se détache de son composant humain qui reste enseveli, et l'esprit, lui, peut se déplacer pour aller faire du bien ou du mal ailleurs, à des membres de la famille ou non, proches ou lointains.

Que faut-il entendre par la mort ? Quelles sont les conceptions de la mort, spécialement chez les africains ? Existe-t-il des matériaux linguistiques se rapportant à la mort ? Pourquoi assiste-t-on à des phénomènes insolites pouvant conduire à la mort ?

C'est en essayant de réfléchir à ces questions que j'ai structuré mon exposé en quatre points. D'abord, je survole quelques évidences sur l'être humain et

l'épreuve de la mort. Ensuite, je brosse des conceptions de la mort en général avant de m'appesantir davantage sur la conception africaine de la mort. Enfin je m'interroge sur deux réalités insolites se rapportant à la mort, à savoir, la profanation des tombes et la justice populaire.

Rappel de quelques évidences

1. L'homme à la croisée de deux axes de référence

L'être humain est une résultante de trois composantes, à savoir l'hérédité, le milieu et la spécificité propre. Il se situe à l'intersection de deux axes, l'un vertical, l'autre horizontal. S'agissant de l'axe vertical, chaque personne humaine descend d'un arbre généalogique et vient au monde avec un important capital héréditaire, instinctuel, et socio affectif. Pour ce qui est de l'axe horizontal, il faut noter que depuis sa conception jusqu'à sa mort, il évolue de façon continue dans des moules successifs (famille, école, quartier, église, mouvement, chorale, parti politique, association, ...) qui impriment en lui deux types de dynamiques : celle de l'ouverture et de l'acceptation des apports externes qu'on appelle dynamique du dehors, et celle de la spécificité propre qui est la dynamique du dedans. Cette logique de la double dynamique est valable aussi bien pour les individus que pour la communauté qu'ils composent. Bien dosées et bien agencées, ces deux dynamiques constituent une grande puissance. Et lorsque l'une prend l'ascendant sur l'autre, celle qui est inhibée se replie, pourrait-on dire, dans l'inconscient individuel ou collectif, et ses contenus y restent à l'état latent, en attendant de resurgir dès que possible sous la forme de manifestations complexes, variées et originales, qui concernent tous les aspects de la vie.

D'après Saint Jean-Paul II : « Être homme signifie nécessairement exister dans une culture déterminée : chaque personne est marquée par la culture qu'elle reçoit de sa famille et de groupes humains avec lesquels elle est en relation, à travers son parcours éducatif et les influences les plus diverses de son milieu ».

La conception africaine de la mort ne peut donc se comprendre qu'en référence aux caractéristiques de la dynamique culturelle. En Afrique et ailleurs, les individus sont durablement marqués par des mythes, des symboles, des valeurs, qui conditionnent leurs pensées et leurs agissements, et leur permettent de s'adapter aux réalités qu'ils rencontrent.

Ces quelques observations permettent déjà de saisir, entre autres choses, pourquoi en Afrique les hommes et les femmes s'installent de manière assez systématique à des endroits distincts pendant le deuil : les femmes s'asseyent à même le sol à l'intérieur de la maison, s'agitent, chantent, prient, pleurent à

chaudes larmes en évoquant les souvenirs gardés du défunt ou les circonstances de sa mort, etc. ; tandis que les hommes s'installent dehors, réfléchissent sur la gestion de l'événement, échangent sur la succession et sur d'autres questions importantes d'actualité.

Par ailleurs, dans tous les milieux africains, il existe des cultes, des rites, des symboles et des chansons en direction et en communion avec les morts, surtout lorsque leur disparition est de type naturel ou accidentel.

2. De la vie après la mort

J'ai passé une partie de mon enfance à une centaine de mètres du lac Kivu au village où mon papa enseignait dans une école primaire. Un jour, nous avons appris la disparition par noyade de monsieur Baluge qui était un pêcheur bien connu, car il était le fournisseur régulier de poissons frais. A l'annonce de la nouvelle, tout le village s'est mobilisé pour rechercher son corps et deux jours plus tard, on l'a retrouvé sur le rivage où on l'a tout de suite enterré.

Il était interdit aux enfants d'assister aux obsèques et de s'approcher du lieu de sépulture. Plus tard, nous avons reçu des explications selon lesquelles si un enfant passait par là, Baluge pourrait le happer et l'entraîner dans sa demeure intra terrestre. Pareille mise en garde révèle que pour les villageois, la personne ensevelie continue à vivre autrement ailleurs.

Cette conception africaine de la vie après la mort semble être généralisable, et c'est ce qu'affirme sans ambages Birago Diop en déclarant que les morts ne sont pas morts. En témoignent les rites, les cultes, les symboles et les chansons en direction et en communion avec les morts. Dans certaines mégapoles comme Kinshasa et Kisangani, on place sur les tombes des symboles pétroglyphiques et des outils qu'utilisait le défunt dans son métier.

Par exemple, au cimetière de la Gombe à Kinshasa, la tombe du musicien Luambo Makiadi Franco est vite repérable, car on y a placé sa statue avec une guitare. Chez les Wagenia de Kisangani, on met une nasse en miniature sur la tombe d'un pêcheur. Toujours en Afrique, il sied de rappeler que de tous les animaux, seuls les hommes veillent à la sépulture de leurs défunts, comme pour pouvoir les localiser et les contacter chaque fois que de besoin. Par ailleurs, les chansons contenant des messages à contenu émotif et des salutations sont exécutées, au point qu'on pourrait soutenir qu'en Afrique la tombe constitue un sanctuaire en plein air, pour les personnes qui ont connu le défunt. Elles peuvent lui rendre visite et même lui servir des mets et des boissons qu'il préférerait consommer de son vivant.

3. Quelques causes de la mort

Parmi les faits qui provoquent la mort en Afrique, on peut citer à titre d'exemples le suicide, le meurtre, la délinquance, la construction sur des sites impropres, etc.

a) Le suicide

Le suicide est l'acte de se donner soi-même la mort, de se détruire ou de se nuire gravement. Ce phénomène est très présent dans les pays occidentaux suite à plusieurs variables individuelles, familiales et socio-économiques souvent associées. Beaucoup de personnes, surtout des jeunes, courent des risques de troubles anxieux, de dépression majeure, de dépendance à des drogues illicites et de stress post traumatique.

Le phénomène de suicide n'était pas très connu en Afrique ; mais de plus en plus on enregistre des cas ci et là, même dans des villages éloignés de milieux urbains. En attendant que des études systématiques soient menées, on peut citer entre autres causes de suicide plusieurs variables individuelles, familiales et socio-économiques souvent associées, telles que les abus sexuels, les négligences parentales, l'extrême pauvreté, les problèmes de santé persistants, les difficultés scolaires, la perte d'être chers, le chômage, la consommation des drogues illicites, les dépressions majeures,... Dans le contexte actuel dominé par l'insécurité récurrente, la pauvreté excessive, la promiscuité dans les milieux grandes agglomérations, le covid-19, etc., il devient fréquent d'enregistrer des cas de suicide surtout chez les jeunes et les personnes déprimées qui développent des sentiments d'insuffisance, d'incompétence, d'impuissance et de culpabilité. Une autre raison qui pousse certaines personnes à se donner la mort, c'est la liberté : celle de vivre ou de se retirer avec sérénité de la vie pimentée d'ici-bas. Le suicide est donc devenu un thème d'actualité et pluridisciplinaire qui mérite davantage de réflexions ici et ailleurs.

b) Le meurtre

Dans le droit pénal congolais, le meurtre est l'acte d'une personne qui donne volontairement la mort à autrui. C'est l'homicide intentionnel sur la personne d'autrui. Il s'agit d'un acte matériel à l'encontre d'une personne vivante, de nature à causer et à entraîner effectivement la mort. C'est un homicide volontaire. Au départ d'un meurtre, il y a une intention criminelle de tuer : c'est donc un crime de droit commun quel que soit le mobile qui l'a entraîné.

Comment expliquer par exemple le paradoxe entre les cortèges organisés lors de mariages civils et religieux, lors de la sortie d'un bébé de la maternité, et les manifestations de révolte et de colère déclenchées spontanément lorsqu'il y a des cas de meurtre dans différents quartiers de Bukavu ? Se peut-il donc que

cette même communauté qui aime célébrer, protéger et promouvoir la vie ait en son sein des individus qui tiennent à l'anéantir ? Cette interrogation me paraît pertinente dans les présentes assises.

c) L'anthropophagie

C'est le fait de manger la chair humaine, synonyme du cannibalisme. Il semble que certains chefs coutumiers soucieux de consolider leur pouvoir occulte ou par abus d'autorité demandaient à leurs sujets de leur préparer de la viande coupée sur une personne humaine, et d'en manger eux-mêmes aussi.

Paraît-il aussi que dans certains groupes armés, on dépèce des otages, on les grille, puis on les mange, non seulement à cause de la faim, mais aussi pour braver la peur, augmenter la force de résister à l'ennemi et de le tuer sans débat de conscience.

d) L'avortement

C'est le fait d'interrompre une grossesse, de provoquer l'expulsion du fœtus avant terme, quel que soit le stade de développement de celui-ci. L'avortement peut être fait par autrui, ou par soi-même. Certaines filles qui tombent enceintes provoquent elles-mêmes des avortements en complicité avec des infirmiers ou des charlatans, en usant de pratiques mécaniques ou en ingurgitant des substances chimiques, des produits pharmaceutiques abortifs ou indigènes. Dans cette manœuvre, la quinine consommée à forte dose et l'eau savonneuse de permanganate servent, de purgatifs dit-on. Il existe aussi des cas d'avortement consécutifs aux coups et blessures qui entraînent une grave altération de la santé de la femme.

4. Les sentiments suscités par la mort

Face à la mort, on observe cinq types de sentiments : la peur, le chagrin, la joie l'indifférence et la résignation.

a) La peur

Encore vivant, surtout en apprenant la mort d'un proche, on est triste et on a peur, en se disant que son propre tour approche. Alors, certains rédigent ou communiquent leurs testaments ; d'autres indiquent le lieu de leur sépulture ; d'autres encore vont jusqu'à s'acheter un cercueil et à se construire un caveau. L'angoisse s'amplifie en pensant que le risque d'être enterré avant la mort définitive est envisageable.

Quand j'étais à l'école primaire, une élève de ma classe a échappé à un enterrement au moment où les enseignants et tous les élèves entouraient déjà

la tombe. La défunte présumée, enveloppée dans un pagne de sa mère, avait fortement éternué et nous avons fui dans tous les sens, laissant sur place les membres directs de la famille, dont le père de la fille qui était d'ailleurs notre enseignant. On a ramené l'agonisante au dispensaire et au bout de quelques jours, elle a repris le chemin de l'école, mais nous l'évitons le plus possible. Un peu plus tard, elle a rechuté et cette fois-là, elle a rendu l'âme. Quand on nous a demandé d'entrer dans l'église pour la messe des funérailles avant l'enterrement, beaucoup s'éloignaient de l'endroit où le corps était déposé face à l'autel. Et après la messe, certains écoliers ne sont plus arrivés au lieu de sépulture.

b) Le chagrin

La triste nouvelle de la mort d'une personne chère suscite un chagrin dont la valence émotionnelle est variable selon des considérations variées. On pleure plus un ami, un frère, un collègue, un congénère qui meurt, et la douleur est d'une intensité variable selon que la mort aura été subite, accidentelle, prématurée ou lente. La mort d'un très proche amène certains à souhaiter aussi leur propre mort, à percevoir de très près l'expérience de la mort et à se représenter plus nettement leur propre condition mortelle. Ils développent ainsi plus intensément la certitude intuitive de la mort et le sentiment de solidarité humaine.

La mort d'autrui, écrit LEPP (1966), peut donc devenir pour chacun de nous une très authentique expérience de la mort, à la condition toutefois que nous la vivions affectivement, c'est-à-dire que nous nous identifions dans une certaine mesure avec cet autre qui meurt ou vient de mourir.

c) La joie

Je suivais un jour à la radio le récit d'un cas de justice populaire : un voleur à mains armées qui terrorisait les passants et faisait des incursions dans des maisons d'habitation est appréhendé par les jeunes du quartier en pleine patrouille nocturne. Ces jeunes en colère le molestent jusqu'à ce que mort s'en suive. Ils se félicitent d'avoir enfin anéanti le malfrat et passent le reste de la nuit à crier victoire sur le mal, à promettre le même sort aux autres scélérats et à boire jusqu'au petit matin. Sans peur d'être arrêtés, ils racontent joyeusement aux badauds que c'est eux qui ont mis fin aux jours du bandit. Humainement parlant, la mort d'un ennemi procure donc une détente. La mort semble aussi donner de la sérénité lorsque le membre de la famille qui trépassé s'éteint en douceur après avoir vu, conseillé et béni tous les siens. Enfin, dans une moindre mesure, on trouve en ville une catégorie de personnes qui ne suivent la radio que pour des communiqués nécrologiques, ce qui leur permet d'être sur plusieurs lieux de

deuil où ils espèrent trouver de la compagnie, de la nourriture, de la boisson, et éventuellement, des téléphones et de l'argent à chiper chez des veilleurs distraits ou fatigués.

d) L'indifférence

La nouvelle de la mort peut également susciter de l'indifférence lorsqu'il s'agit d'une connaissance géographiquement ou psychologiquement lointaine ou quand il y a des morts en cascade, comme c'est un peu à l'ère du coronavirus-19. Les gens développent une sorte d'accoutumance, au point qu'ils ne s'émeuvent plus outre mesure à l'annonce d'une triste nouvelle de plus. Et quand la radio annonce qu'au Gondouana, il y a des milliers de morts suite à la pandémie du coronavirus, cela ne semble choquer personne. De même, en milieu urbain surtout, on a tendance à ne pas se mobiliser lorsqu'un voisin qu'on connaît à peine vient à mourir. La vie continue comme si de rien n'était.

e) La résignation

Beaucoup d'autres personnes, considèrent que la mort relève d'une fatalité inévitable, et adoptent ainsi une attitude résignée, attribuant les causes de la mort aux sorciers ou à des forces occultes.

Quelques conceptions de la mort

1. Selon les Écritures Saintes

La Sainte Bible reconnaît le phénomène de la mort. Elle considère cet événement douloureux chez les hommes comme un passage, une voie obligée afin d'accéder au Royaume Céleste.

Les textes bibliques insistent cependant sur une condition pour pouvoir triompher de la mort : c'est la foi. La foi constitue la force vitale du croyant.

Jésus l'a rappelé à ses disciples lors de la guérison d'un lunatique (Mt 17,19-20). La résurrection de Lazare à Béthanie démontre aussi que c'est la foi qui sauve du mal et de la mort (Jn 11). A un certain moment des échanges entre Jésus et les sœurs de Lazare, Jésus apporte en effet, une précision fondamentale et de taille en disant : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en Moi vivra, quand même, il serait mort ; et quiconque vit et croit en Moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » (Jn 11,25-26).

La réponse de Marthe est univoque : « Oui, Seigneur, je coirs que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde » (Jn 11,27). Et nous savons tous que Lazare, tout puant dans ses bandelettes, put sortir du tombeau suite à l'appel de Jésus.

L'homme est donc appelé à vivre, à voir la gloire de Dieu, même après l'épreuve de la mort, à condition qu'il croit. La résurrection de Jésus lui-même, qui a vécu les conditions d'homme excepté le péché, n'est-elle pas une démonstration éloquente de cette vérité ?

2. Selon le Docteur Raymond Moody (1974 ; 1978)

S'il est évident que tout être humain est mortel, il reste néanmoins des questions angoissantes qu'on se pose sans cesse : qu'advient-il après la mort ? Où va-t-on ? Que devient-on ?

Face à de telles questions, les religions orientales croyaient en la réincarnation, les chrétiens croient en une vie éternelle, tandis que les existentialistes athées pensent que tout est fini avec la mort...

Pour sa part, Raymond Moody, médecin de formation, a préféré choisir la voie des recherches médicales pour tenter de répondre à ces questions.

C'est en sa qualité de médecin qu'il a reçu des confidences au sujet d'expériences auxquelles les intéressés accordent une très grande place dans leur vie, et qui résultent de leurs contacts avec des processus médicaux de réincarnation. Nous avons lu deux ouvrages de cet auteur. Le premier intitulé « La vie après la vie » relate et analyse de nombreux récits et témoignages émanant de sujets, hommes et femmes, qui ont vu la mort de près ou qui ont été ranimés après avoir été considérés comme « cliniquement morts » (exemple : le cœur cesse de battre, la respiration est interrompue, les pupilles se dilatent et la température de corps s'abaisse). Le second ouvrage, « Lumières nouvelles sur la vie après la vie », est le prolongement du premier : non seulement l'auteur continue à rassembler de nouveaux éléments de témoignages justifiant d'une après-vie, mais aussi, il répond aux nombreuses questions suscitées chez les lecteurs de La vie après la vie.

L'enquête de Moody a porté sur plus de 300 personnes. Chacune d'elles essaie de relater en ses propres mots les expériences vécues en entrant dans l'au-delà. Ces expériences contiennent des éléments semblables. En voici quelques-uns :

- Il faut d'abord noter le fait que les mots employés pour décrire les expériences de la mort ne procurent, au mieux, qu'une « pâle approximation par rapport aux réalités qu'il s'agit de dépeindre ». C'est vraiment de l'inexprimable avec des termes terrestres.
- L'entrée dans cette « mort brève » s'accompagne de « bourdonnement ». Certains malades parlent de sons de tambours, des sifflements, de cris, etc.
- L'on remarque aussi que le « mort » se sent sorti de son corps et assiste aux efforts de réanimation des médecins, aux pleurs et agitations des

connaissances, etc. Le « Défunt » les voit et les entend, mais son esprit semble pour eux invisible et inaudible.

- Certaines personnes, lorsqu'elles se voyaient sorties de leurs corps, ne ressentait absolument aucune douleur et cela, même si elles venaient d'éprouver de grandes souffrances quelques instants auparavant. Mais, dès l'instant où elles avaient réintégré leur corps, elles éprouvaient de la douleur à nouveau.
- Par ailleurs, il existerait une espèce de tunnel par lequel on entre et qui conduit vers un paysage et une lumière splendides. Certains témoins parlent de « ville de lumière » où il fait bon vivre dans la paix et l'amour. Dans cette ville indescriptible, il y a d'autres entités spirituelles vivantes : certains témoins y ont même reconnu des proches parents.
- Les sujets interrogés parlent aussi d'un « Etre de lumière ». Quelques-uns n'hésitent pas à l'appeler Jésus-Christ. Cet être semble aimer et accueillir chacun tel qu'il est lorsqu'il se présente à lui. Il lui pose cependant deux questions : Qu'as-tu fait de ta vie ? Comment as-tu aimé ? Face à ces questions, chaque sujet, dévoilé, « se juge » en discernant de son propre chef ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire.

Ces questions ont amené les enquêtés à conclure que les deux objectifs principaux à poursuivre dans cette vie terrestre consistent en l'augmentation de la capacité d'aimer autrui malgré ses défauts et en l'accroissement des connaissances sur les principes fondamentaux de l'univers, sur ce qui maintient l'ordre de l'univers.

À propos de suicidés, les témoignages des enquêtés indiquent que les suicidés sont dans l'au-delà, des entités maudites et terriblement misérables. Un des sujets interrogés rapporte, en ces termes, la leçon qu'il a tirée de son expérience, en rapport avec le suicide : « Nous avons reçu la vie en vue d'une mission, ou comme « un don » de Dieu : en interrompre le cours n'entre pas dans nos attributions et ne dépend pas de nos options personnelles ».

Le Docteur Moody insiste sur le fait que les récits et les expériences qu'il rapporte ne sont pas des délires, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Aussi observe-t-il que la soustraction du trépas a renforcé la foi religieuse chez plusieurs enquêtés. Pour eux, on est sauvé de l'anéantissement physique, c'est-à-dire, de la mort totale par une « entité ou force spirituelle ». Un accidenté affirme : « Je sais que Jésus-Christ m'a tendu la main pour me sortir de là. Il ne s'agit pas pour moi de « croire » ; c'est une certitude ; je sais que c'était la volonté de Dieu... Pour quelle raison, ça, je n'en sais rien ».

Il serait intéressant qu'à la suite de Docteur Moody d'autres chercheurs entreprennent pour leur compte une enquête similaire dans leurs milieux respectifs.

3. Selon Freud

Sigmund Freud (1856-1939), est un célèbre psychanalyste dont les œuvres furent brûlées en public, avant de s'imposer dans le monde, à cause de leur valeur scientifique et leur caractère provocateur. Freud a élaboré le principe hypothétique qu'il appela « compulsion à la répétition ». Il s'agit d'une tendance par laquelle un être humain éprouve le besoin de répéter des expériences antérieures, ou de revenir à des stades antérieurs de son développement. Freud pense que cette tendance est inhérente à la vie organique.

Alors, quand la répétition est de toute évidence loin d'être agréable, apparaît l'instinct de destruction. Cette tendance peut se manifester envers les autres (guerres, sadisme, agressivité, etc...), ou envers soi-même (auto-destruction, masochisme, auto-humiliation, abaissement de soi-même, etc).

Voilà ce qui a conduit Freud à son concept de « Thanatos » ou « l'instinct de la mort ».

Freud définit l'instinct de la mort comme une pulsion communément rencontrée dans la nature afin de réinstaurer l'état des choses antérieur. Mais dans ce cas, l'objectif ultime de la pulsion, c'est le retour de la matière organique ou vivante à son état non organisé, inorganique.

La vie, selon Freud, n'est qu'une préparation à la mort, et possède en vue de cette fin sa propre pulsion instinctuelle.

Parmi les manifestations de cet instinct, il y a lieu de citer : les tentatives compulsives et réitérées de suicide, la tendance à accepter la sujétion, la soumission totale ; l'alcoolisme, la drogue, etc.

Il faut reconnaître que Freud lui-même n'a pas eu le temps de développer ce concept d'instinct de mort. Néanmoins, il lui a reconnu de la valeur en tant qu'hypothèse de travail concevable.

Conception de la mort selon les Africains

1. Quelques anthroponymes

L'homme a reçu de Dieu le privilège d'attribuer des noms à d'autres créatures, y compris à lui-même. C'est ainsi qu'il existe une diversité infinie en matière de noms, au point qu'une science appelée « onomastique » s'intéresse à l'étude de l'origine des noms propres. Elle ouvre plusieurs orientations dont l'anthroponymie

qui s'intéresse aux noms propres de personnes, la toponymie qui concerne les noms des lieux, la scholonymie qui étudie les noms des écoles, etc.
En rapport avec la mort, nous avons élaboré un corpus constitué de 12 noms propres :

Nom	Sens
Bafakulera	On élève l'enfant par formalité
Bafakukura	Les enfants naissent sans espoir d'atteindre l'âge adulte
Muntu- Menji	L'être humain, c'est de l'eau qui coule
Lufukaribu	La mort est tout proche
Lufulwabo	La mort des autres
Lulihoshi	La mort est partout
Lurhakwa	On n'échappe pas à la mort
Lushimbagiza	La mort affecte la conduite de quelqu'un
Lwaboshi	La mort concerne tout le monde
Lwalemirwe	La mort a été créée
Lurhahongerwa	On ne peut rien payer pour éviter la mort
Lurhahengulirwa	On n'oriente pas la mort

A noter que dans ces différents anthroponymes, les préfixes nominaux « Lu » et « Lwa » renvoient à la mort, comme l'indique d'ailleurs la traduction littérale ci-haut mentionnée.

2. Quelques qualificatifs de la mort à travers des proverbes

Les Africains sont conscients que la mort est regrettable dans la plupart des cas, puisqu'elle met fin à la vie physique. En même temps, ils croient qu'elle ouvre à une nouvelle vie, à un avenir illimité.

C'est le cas des Bahavu, des Bashi et des Barega qui sont tous convaincus que la vie n'est qu'un voyage sur terre vers une autre forme d'existence et un espace vital infini. Les 51 proverbes ci-dessous qu'ils ont formulés mettent en évidence certaines caractéristiques de la mort.

a) La mort est inéluctable

La mort est un phénomène inévitable, caractéristique de l'espèce humaine. En tant que telle, elle ne choisit pas et personne ne peut prétendre y échapper. Car, tout homme est mortel. C'est la loi. Les proverbes ci-après traduisent cette vérité universelle.

1- Egulu malengo : Le monde n'est qu'une escale.

- 2- Olufu lulegana si lurhahera : La mort peut tarder à venir, mais elle finira par se présenter. Ce proverbe s'emploie quand c'est un vieux croulant qui meurt.
- 3- Abantu babuk'endwala si basrhabuka lufu. Les gens soignent les maladies, mais sont incapables de guérir la mort. On utilise ce proverbe quand quelqu'un succombe à la mort après avoir été soigné pendant longtemps.
- 4- Olufu lurshagira ntwali : Devant la mort, il n'y a pas de brave. Cette expression s'emploie surtout quand un homme hissé très haut dans la considération sociale vient à mourir.
- 5- Olufu lusrhahanirwa ntereko : On ne peut pas corrompre pour échapper à la mort.
- 6- Ekuzimu eja orhacigoshwire : On descend dans la tombe contre son gré.
- 7- Hange arhahanga wafa : Le fait de faire attention n'empêche pas de mourir.
- 8- Okufa kurhayengeherwa : Nul n'est malin devant la mort.
- 9- Olufu lunagwarhe ogwerhe amasu gombi : La mort attrape même celui qui a deux yeux pour voir. En kilega aussi, la mort est un passage obligé.
- 10- Na luungu na lwenda musi : Chaque tête sera enterrée.

b) La mort est nécessaire

Nous disions plus haut que la mort est nécessaire parce qu'elle permet d'accéder à une autre vie, à la vraie vie. Les africains aussi lui reconnaissent cette fonction. Ainsi, la mort est par quelque côté une plénitude.

- 11- Osrhazifa asrhakula : Celui qui n'est pas encore mort, n'est pas pris en considération. Autrement dit, la mort est une élévation.
- 12- Osrhakafa akafa shuzo : Que soit frappé de stérilité l'homme qui prétend qu'il ne mourra jamais.
- 13- Olufu lusrhuma bakenga nyakahuku : Le décès d'un vaurien lui attire du respect.
- 14- Ofir'alushir'omusire : Un cadavre vaut plus qu'un fou.
- 15- Abafire bafulukire : Ceux qui sont morts sont rentrés (chez eux).

En général, ces proverbes sont utilisés lorsqu'on cherche à consoler une personne éprouvée.

c) La mort n'est pas souhaitable

Quoiqu'ils reconnaissent la fonction spécifique de la mort en tant que moment de transition et de métamorphose, les africains perçoivent la mort comme un événement triste. C'est toujours une perte irréparable en vie humaine. De ce fait, personne ne peut la souhaiter. Certains proverbes traduisent ce sentiment :

- 16- H'okufa wakakena : Il vaut mieux vivre indigent que mourir.

17- Obukene busrhakinigirwa : On ne peut pas se donner la mort à cause de la pauvreté.

d) Dieu peut envoyer la mort

La toute-puissance de Dieu peut se manifester aussi lorsqu'il donne la mort.

18- Mukindi asrhalya sombre : Dieu ne mange point de feuilles de manioc. Ce proverbe est utilisé quand c'est un grand personnage qui s'éteint.

19- Oku Nyamubaho ayisrha kw'anahana : L'Eternel donne autant qu'il tue.

e) La mort peut aussi être causée par des personnes humaines

Dans cette optique, elle peut être entraînée par négligence du culte des morts, le non-respect des coutumes, ou par une action maléfique d'un sorcier.

20- Nta lufu lusrheng'emwa Lungwe : Aucune mort ne provient du Très-Haut.

21- Bantu b'egulu bamalir'ababo : Ce sont les personnes humaines qui déciment les autres.

Ces proverbes sont utilisés chaque fois que des soupçons pèsent sur quelqu'un présumé avoir donné la mort à son prochain.

f) Même si la mort est une fatalité, plusieurs causes peuvent la précipiter

22- Ofung'afa n'emihini : Qui sépare des antagonistes meurt de coups.

23- Nagenz'obusole asigalag'eNyankave : Tel qui se croyait robuste fut tué à Nyakave. (Nyakave est un lieu situé dans la partie centrale d'Idjwi où il y avait une forêt dense. Elle pouvait donc regorger d'animaux sauvages dangereux ou de bandits).

24- Oshond'olufu alamusa nyalukala : Qui se cherche la mort salue un léopard.

25- Empanzi elwa bwenene efa misale : Un taureau qui se bat souvent meurt de blessures.

Souvent, on utilise ces expressions pour prévenir quelqu'un contre un danger qui le guette dans une aventure donnée.

g) Pourtant, il y a aussi moyen de ne pas précipiter sa mort, et même de lutter en vue de la retarder en quelque sorte.

26- Omulum'asrhafa nka mbwa : Un homme ne doit pas mourir comme un chien. Ce proverbe traduit la combativité qui doit caractériser tout homme. La vie, la survie est à ce prix.

27- Osrhazifa asrhakiheba : Qui n'est pas encore mort ne doit pas désespérer.

28- Ebumbire bunu esrhazika : Une calebasse bien bouchée ne peut se noyer.

29- Kasira kazene asrhafa jubajuba : Qui sait observer et écouter attentivement et en silence ne meurt pas vite

Ici, le silence est exalté comme une vertu pouvant éviter à quelqu'un de se compromettre.

h) Mais quelles que soient les précautions qu'on prend, on est toujours exposé à la mort

30- Bantu basrhalama : Les hommes sont faits pour mourir.

31- Olufu muturanyi : La mort est parmi nous en permanence.

i) Souvent, la mort frappe au moment où l'on s'y attend le moins. La mort est brutale

32- Owakafa asrhayambala ngisha : Celui qui meurt n'a pas le temps de porter des amulettes (contre la mort).

33- Omuhwinja w'esiku mpu ez'afamo z'akiramo : L'insensé croit qu'il s'enrichira bientôt, alors que la mort le guette déjà

34- Nafa nafa asrhasiga muragi : Qui croit que la mort est imminente ne laisse pas de testament.

35- Asrhali obikola ye birya : Celui qui sème ne récolte pas la moisson. La mort le surprend avant.

36- Akalamo n'olufu bisrhalindirwa bisrhana libisrhirwa : On ne peut ni rechercher ni éviter la mort (et la vie ?).

37- Nyefe ahinga si nyengende asrhahiga : La certitude de mourir un jour ne peut empêcher de cultiver et de semer, tandis qu'un éventuel voyage ou déménagement peut en être un handicap.

38- Omuhany'ahing'ebi asrhakalyako : L'infortuné sème ce qu'il ne moissonnera jamais.

39- Olufu lurharheganywa : La mort ne se prépare pas.

j) Devant la mort, on est égal

40- Obwinja busrhafanwa : On n'emporte pas sa beauté dans la tombe.

41- Obukire busrhahek'ekuzimu : On ne descend pas dans la tombe avec les richesses qu'on possédait.

k) Cependant, une perte en vie humaine ne vaut pas une autre

42- Ah'efula yakafa omuziba gwakafa : Plutôt perdre le fils cadet que le fils aîné.

43- Emisole esrhafa nka bashâja : La disparition des jeunes n'équivaut pas celle des vieux. Ce proverbe veut traduire le fait que, même si « un vieux qui meurt est une bibliothèque qui brûle », sa perte pèse moins sur la société que celle d'un jeune encore plein de vitalité, d'ardeur et de promesses.

- l) Qu'on soit vieux ou jeune, la mort terrasse chacun individuellement.
- 44- Olufu lusrhahengulirwa : Nul ne peut esquiver la mort et la dévier sur une autre personne.
- 45- Ntay'olenz'olusiku Nyamuzinda amulalikireko : Personne ne peut échapper au dernier jour que Dieu a programmé pour lui. En kilega on dire la même chose en ces termes.
- 46- Luu taluiaminwe : On ne peut pas se tuer à cause de la mort d'un autre.
- m) Et quand la mort se présente, il faut l'accepter avec réalisme, confiance et sérénité.
- 47- Ntay'odoma n'ezaberekere : Personne ne peut puiser avec des calebasses cassées.
- 48- Hafa musole hashuba windi : Quand un jeune meurt, il se trouve un autre pour prendre la relève.
- n) Bien entendu, il y a une forme de mort préférable à une autre
- 49- Mugand'ofire buguse asrhahongwa : Qui meurt d'excès de goinfrerie ne peut être ni pleuré ni dédommagé.
- 50- Owakafa buligo asrhasrhumba : Une mauvaise mort est précédée de vives douleurs qui se traduisent par des mouvements désordonnés.
- o) Une triste nouvelle ne tarde pas à circuler
- 51- Omwazi mubi gusrhalegama : Une mauvaise nouvelle est vite annoncée.

Quelques événements insolites

1. La profanation des tombes

Comment expliquer que les Africains qui aiment tant la vie et respectent les morts en arrivent aujourd'hui à profaner les tombes dans les cimetières et ailleurs ? Il faut chercher les éléments d'explication dans trois réalités la première, c'est la pression de plus en plus forte des milieux ruraux sur le milieu urbain. On assiste aujourd'hui à un exode rural sans précédent, suite d'une part à l'insécurité récurrente et d'autre part à la recherche par les jeunes d'horizons prometteurs. Ainsi, la ville connaît une insécurité et une insalubrité indicible, au point que de nombreux enfants et jeunes sans adresse élisent domicile au cimetière et y vivent entre et sur des tombes. Les adultes qui devraient leur interdire ces pratiques ignobles y érigent des résidences et il n'est pas rare que lors de travaux de fouille en vue de construire la fondation, on déterre les os et les crânes des défunts, qui deviennent par la suite des jouets pour enfants inconscients incontrôlés.

La deuxième réalité réside dans la fameuse mondialisation fait l'apologie de l'avortement, de l'euthanasie et même du suicide, au nom de la liberté reconnue à chaque individu de faire sa vie ce qu'il veut.

Et la troisième explication est à puiser dans la même culture africaine qui considère qu'à la mort, le corps périssable qui serait d'enveloppe à l'âme redevient un composant de la terre des ancêtres et ne représente plus qu'un souvenir dont on peut se passer.

Mais, c'est sans compter que les morts continuent à exister autrement, raison pour laquelle ils ne fâchent de temps à autres, et infligent aux vivants des revers qu'ils ne savent pas s'expliquer (éboulement, incendies, naufrage...). Comme quoi, on a tous intérêt à respecter la dernière demeure de nos sœurs et frères défunts.

2. La justice populaire

Les scènes de justice populaire s'observent aussi ci et là dans les milieux urbains et dans les milieux ruraux. Généralement, une foule en colère se met à battre un individu présumé coupable de meurtre, de sorcellerie, de vol ou de viol jusqu'à ce qu'il rende l'âme. Il arrive même qu'on le brûle vif ou qu'on mette le feu sur sa dépouille.

Dans un village on a tué une vieille femme dans ces conditions-là lorsqu'on l'a trouvée tard dans la nuit à moitié nue dans la parcelle d'un voisin. Elle était en position accroupie, les yeux rivés sur la porte d'entrée. Tout de suite, les enfants qui l'ont vu ont lancé des cris de détresse : grand-mère d'un tel, ils l'ont molesté jusqu'à sa mort. Pourtant, tout le monde au village savait qu'elle était une psychopathe souffrant de la maladie dite d'Alzheimer.

Donner la mort de la manière la plus atroce devient donc de plus en plus un non-événement chez des personnes censées pourtant protéger et promouvoir la vie. De plus en plus, le sadisme semble être adopté comme une pratique normale et même comme une prouesse dans le milieu africain où la solidarité et la palabre étaient des valeurs inestimables.

Conclusion

Dans le présent Forum, la mort considérée comme la fin de la vie terrestre aura été le centre d'intérêt de notre réflexion. J'étais chargé d'esquisser la conception que les Africains en ont. En vue d'avoir une vue plus ou moins large de ce fait, il m'a paru indiqué de rappeler quelques aspects connus sur la mort, avant de

m'appesantir sur celles partagées par les Africains. Ceux-ci sont foncièrement animistes et croient fermement que la mort n'est qu'une escale de celui qui a séjourné sur la terre et qui est appelé à aller vivre autrement ailleurs. Les matériaux exploités pour le besoin de la cause, à savoir les anthroponymes et les proverbes corroborent cette croyance, ils montrent que l'homme est périssable et que la mort a des qualifications variées selon l'angle d'analyse que l'on adopte. A l'heure où des calamités successives se déchaînent contre l'humanité, l'être humain ne devrait avoir d'autre choix que de vivre pleinement en bons termes avec son prochain, ses ancêtres et son Dieu. Mon souhait est qu'en cette période de carême, nous soyons tous davantage conscients que notre voyage sur terre aura un jour une fin et qu'il vaut mieux s'y préparer à chaque instant.

Références bibliographiques

- Actes du 2^{ème} colloque du Ceruki, (1976). *Lyangombe mythe et rite*, Bukavu, Ceruki.
- Bapolisi, B.P., (1991). « La mort dans les proverbes des Bahavu », in *Langue et Culture en Afrique. Le cas des Bahavu du Zaïre*, Ottignies, Edition Noraf.
- Bulambo, L.P., (2010). *Proverbes lega*, Bukavu, Ceruki.
- Cizungu, B.M., (2011). *Les infractions de A-Z*, Kinshasa, éd. Laurent Nyangezi.
- Defour, G., (1999). « La mort dans la pensée traditionnelle des Luba du Kasai », in *Recherches africaines*, n° 2, p. 38-48.
- Lepp, I., (1966). *La mort et ses mystères*, Paris, éd. Grasset.
- Kagaragu, N., (1976). *Emigani bali bantu*, Bukavu, Libreza.
- Moody, R., (1974). *La vie après la vie*, St Amand, éd. Robert Laffont.
- Moody, R., (1978). *Lumières nouvelles sur la vie après la vie*, St Amand, éd. Robert Laffont.
- Van Houtte, G., (1976). *Proverbes africains*, Kinshasa, éd. L'Épiphanie.

Professeur Paulin BAPOLISI

LA MORT À LA LUMIÈRE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA THEOLOGIE



Rév. P. KABWANA MINANI Barthélémy, SX

Il est Missionnaire Xavérien originaire de l'île d'Ibindja (Birava-Bukavu). Après avoir obtenu le master en philosophie à l'Institut Catholique de Paris, il a été missionnaire au Mozambique. Actuellement il est secrétaire général académique au Philosophat Isidore Bakandja (PIB) à Bukavu.

Introduction

Commençons par un constat à propos de la mort. La mort est un **excès**, un mot de trop, un débordement. Plus on veut l'expliquer, moins on l'explique, plus on veut la comprendre plus elle nous échappe. En effet, la rencontre que l'homme fait du monde, est placée sous le signe de *l'excès, et du débordement*. Excès parce que plus l'homme veut comprendre le monde, plus il se rend compte que le monde est *énigmatique*. Débordement parce que, plus l'homme veut embrasser le monde par la connaissance, plus le monde lui échappe. La mort est l'excès originaire qui affecte l'homme dans sa rencontre du monde, de sorte que l'homme se tient debout mais tremblant face à elle¹. La mort se présente à nous, moins en tant que problème qu'en tant que mystère. Or, il n'y a de solution que pour les problèmes. La mort est une **énigme**, c'est-à-dire, quelque chose difficile à comprendre, à expliquer et à connaître. Sa signification profonde nous est cachée. La mort est aussi une **aporie** c'est-à-dire quelque chose pour lequel il n'y a pas de solution. C'est un problème qu'on renonce à résoudre ; bref, une impasse. Alors que le problème a une solution, l'aporie n'en a pas. La mort est un **scandale**. Elle provoque indignation, révolte, bref, elle nous scandalise. Face à elle nous nous considérons toujours comme des victimes. Elle est injustifiable.

¹ Benoît THIRION, *Par une blessure (...)*, in Revue Philosophique de Louvain. 4^e série, tome 100, n°4, 2002, p. 242-243.

La mort est finalement **l'impensable**. On peut l'imaginer mais on ne peut pas la penser. Elle est un impensable parce que, *quand on meurt vraiment, c'est à la fois la première et la dernière fois*. Or lorsqu'on meurt pour la première et la dernière fois, qu'est-ce qui reste ? C'est au fait, le néant. En plus, on ne peut pas penser le rien, c'est-à-dire, la limite entre l'être et le néant.

Pourquoi faire appel à la philosophie pour parler de la mort ? C'est tout simplement parce qu'on ne saurait pas penser *l'impensable*, c'est-à-dire *le scandale*, sans impliquer la philosophie. Quelle autre discipline peut nous aider à percer les mystères en dehors de la philosophie ? Après Dostoïevski, Albert Camus disait que l'unique chose qu'il ne pardonnera pas à Dieu c'est de permettre la mort d'un enfant. Comme la philosophie donne sens aux choses et à l'homme, et comme elle est « médiation de la vie », il nous faut apprendre à « envisager la mort en face, non comme le soleil noir de la mélancolie, mais comme un rocher à gravir sans renoncer au goût du bonheur ¹ ». Avant d'aborder philosophiquement la question de la mort, nous voulons d'abord définir les concepts clés de notre réflexion.

Qu'est-ce que la Philosophie ?

Le premier grand philosophe connu dans le monde gréco-romain est sans nul doute Socrate. Tous les philosophes qui ont vécu avant lui, appartiennent à la préhistoire philosophique, c'est pourquoi on les appelle des « présocratiques ». Socrate a été le maître à penser de Platon, le fondateur de l'Académie. Socrate a été condamné à mort par ses concitoyens à Athènes en 399 avant Jésus-Christ et de ce fait, il bénéficie du statut de martyr. Comment philosophe-t-il ? Il traîne dans les rues d'Athènes presque comme un vagabond, il interroge les grands hommes de son époque : poètes, notables, généraux, politiciens, savants, rhéteurs, sophistes, ... Sa question favorite est de leur demander « *quel est l'objet de ton savoir ?* » Ces experts s'occupent de politique, de sagesse, de langage, de beauté, de science, de justice, de croyance, de vertu... Socrate les prie de *définir ces termes*, d'indiquer si leur spécificité peut s'enseigner, et à quelles conditions, etc. Et la discussion commence. Socrate coupe le cheveu en quatre, embrouille ses interlocuteurs, les emmène dans des sophistications sémantiques et logiques, ridicules, *il provoque* les puissants, *réfute* les sages. *Il sème le trouble dans les esprits*, tout en indiquant qu'il est aussi ignorant que ses interlocuteurs². De ce fait, le premier trait de la philosophie serait de « *mettre en doute les savoirs les*

¹ Jacques LAGREE, *Guérir la mort ?* 2021, halshs-00695563.

² KABWANA MINANI, *Entrer en Philosophie antique*, L'Harmattan, Paris, 2019, pp. 73-80.

*mieux ancrés, de s'étonner face aux évidences, (s'interroger) sans pour autant apporter une réponse de substitution »*¹. Socrate repousse la vie passionnelle et rejette les plaisirs, qui nous font ressembler à un tonneau percé. Il *préfère subir l'injustice que de la commettre*. Dans le *Phédon*, Platon fait dire à Socrate que « ceux qui philosophent droitement s'exercent à mourir ».

De ce qui précède, nous pouvons nous poser une question, la philosophe sert-elle à changer le monde ou alors aide-t-elle à l'accepter tel qu'il est ? Le philosophe n'est pas un révolté. Il a une manière d'obéir qui est une manière de résister. On pourrait dire qu'il est un obéissant dissident. Socrate obéit à la sentence injuste de la loi qui le condamne même injustement. Il refuse de s'enfuir, il accepte d'obéir aux lois injustes en souhaitant qu'elles changent au nom du *courage de la vérité*. Dans la philosophie, il y a ce mélange d'obéissance, de patriotisme et de refus de l'ordre dominant. C'est ce qu'on appelle la dissidence philosophique.

Comme Socrate, la philosophie interroge avec liberté tout ce que nous prétendons savoir. Elle se méfie autant des détenteurs du savoir, du pouvoir que des révolutionnaires professionnels. Elle gêne, elle énerve, elle stimule et c'est ça sa beauté. Interrogeons-nous alors sur la question de la mort.

Qu'est-ce que la mort ?

La mort est un excès, un mot de trop. « Il n'y a pas de mots pour dire l'horreur »². Excès parce qu'il n'y a de mot adéquat pour en rendre compte. La mort est une fatalité terrible parce que personne n'y échappe et elle semble vouer à l'échec tout ce que nous prétendons réaliser au cours de notre existence³. Dès que je me place mentalement face à ma mort, je me sens seul et abandonné, en proie à l'angoisse. Quoiqu'on fasse pour l'oublier, elle ne manque pas de nous rappeler, que personne ne lui échappera. Tous ceux que nous aimons et admirons, ceux qui nous entourent sont tous destinés à mourir un jour ; d'ailleurs nous-mêmes, nous sommes mortels. On se consolait jadis de l'espoir qu'à travers les générations qui se succèdent, la vie de l'humanité en tant qu'espèce durera éternellement. Malheureusement, nous savons aujourd'hui que les hommes ont à leur disposition un effroyable instrument de suicide collectif. La folie d'un petit nombre d'hommes suffirait pour qu'ils se suicident et que nous tous soyons assassinés innocemment après eux. Que nous le voulions ou non, force nous est

¹ Michel ELCHANINOFF, « Qu'est-ce que la philosophie ? », in *Philosophie*, juin 2016 (n° 2016), p.48.

² Claire CRIGNON, *Le mal*, Garnier-Flammarion, Paris, 2000, p.11.

³ Ignace LEPP, *La mort et ses mystères*, Grasset, Paris, p.12.

donc d'affronter le problème et le mystère de la mort. La peur de la mort est une « source d'angoisse pour tant d'hommes, paralysant leur joie de vivre, leur goût d'agir et de créer »¹. Y a-t-il moyen de vaincre cette peur ? La mort peut-elle revêtir un sens autre plus fascinant que répugnant ?

Biologiquement, l'être vivant est composé de plusieurs cellules vivantes. Chacune de ces cellules est de par sa nature mortelle, mais d'autres cellules naissent pour se substituer aux mortes dans l'organisation corporelle. Au bout d'un temps plus ou moins long et suivant les êtres, le renouvellement des cellules vivantes se ralentit, puis cesse tout à fait. Biologiquement parlant, la mort, lorsqu'elle est naturelle, ne se présente donc pas comme un événement soudain mais comme un lent processus. De ce fait, on peut dire que, biologiquement, le vivant commence à vieillir et à mourir dès le premier instant de sa naissance. Heidegger n'a pas tort lorsqu'il dit que même un petit enfant est suffisamment vieux pour mourir. La mort totale de l'individu ne se produit que quand la dernière des milliards de cellules vivantes qui composent son corps sera morte².

Ce qui est frappant est que notre époque se caractérise par l'omniprésence de la mort, elle est visible partout mais on ne s'y intéresse pas. On n'en parle pas, on l'évite. On préfère parler du sommeil, du repos éternel que d'évoquer la mort. C'est ainsi que le sophiste Gorgias meurt en disant à un ami « le sommeil commence à me prendre sous sa garde comme un ami ». Comme demandait le psalmiste, peut-on vivre indéfiniment sans jamais voir la fausse ? Est-il possible à l'homme d'être immortel ?

L'illusion de l'immortalité

La romancière-philosophe française Simone de Beauvoir³ nous raconte dans l'ouvrage *Tous les hommes sont mortels*, l'histoire de Raymond Fosca, le jeune et orgueilleux seigneur de Carmona, au XIII^e siècle qui a horreur de vieillir et de mourir. Une simple vie d'homme lui paraît tragiquement courte pour réaliser quelque chose de vraiment consistant pour la gloire de sa ville. Un vieux juif lui propose un flacon de potion magique (exilir) d'immortalité qu'il aurait reçu d'Égypte mais que, en dépit de sa grande peur devant la mort, il n'a pas osé boire lui-même. Le comte Fosca, non seulement il n'a pas peur de ne pas mourir d'autant que l'exilir doit lui garantir aussi une perpétuelle jeunesse. Il boit donc sa potion magique et désormais, ni les blessures de guerre, ni le poison, ni la

¹ *Ibid.* p.15.

² Cf. Paul CHAUCHARD, *La mort*, Que sais-je ? PUF, Introduction.

³ Simone de BEAUVOIR, *Tous les hommes sont mortels*, Paris, Gallimard, 1946.

peste ... ne sont à même de le tuer. Pendant deux siècles, il gouvernera sa ville de Carmona, il fera des guerres, bâtera, aimera de nombreuses femmes, verra mourir ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Après les gens voulaient vivre à leur guise et refusaient de se soumettre aux idées grandioses de leur seigneur. Au lieu de l'admirer et aimer, ils ont peur de lui et voudraient s'en débarrasser. Ses propres enfants se fatiguent de lui. Quand Fosca prend conscience qu'il devenait un homme de trop même pour les membres de sa famille, il quitte Carmona pour devenir l'homme de confiance de l'empereur Charles Quint. Comme il ne réussit pas à réaliser les projets de domination universelle qu'il avait lui-même promis à l'empereur, il parcourt le monde entier. Au 17^{ème} siècle, il participe à la découverte du Canada, au 18^{ème} Fosca participe à la Révolution française aux côtés de ses arrière-arrières-petits-fils. Il passe des années en prison, d'autres en asile d'aliénés, il trouve même l'occasion de dormir pendant 60 ans. Tout au long des siècles, il lui arrive d'aimer, de se marier, d'engendrer. Ses femmes et ses enfants vieillissent et meurent, alors que lui demeure toujours le même.

Peu à peu un terrible ennui s'empare de lui ; il perd le goût de la vie, il ne croit plus à l'avenir ni au progrès ni à l'utilité des efforts. Des femmes croient de prime abord qu'elles ont une chance exceptionnelle d'être aimées par un immortel qui se souviendra toujours d'elles. Mais elles ne tardent pas à être cruellement déçues, à s'affoler quand elles s'aperçoivent que l'immortel n'est pas « capable de se donner pour la vie et pour la mort ». Car l'immortel ne peut pas aimer la vie, courir des risques, croire en l'avenir, parce qu'il ne dispose pas d'une vie unique. Dans la vie de Fosca il y a eu beaucoup de printemps, trop de roses, trop d'amours pour qu'il fût à même d'éprouver encore quelque joie intense à l'arrivée du printemps ou à la rencontre d'une femme. Pour Fosca, rien ne presse, ce sont les mortels qui entreprennent des œuvres de longue haleine, qui font de projets et agissent comme s'ils n'allaient jamais mourir.

La conclusion philosophique de la romancière française est qu'il est heureux pour l'homme d'être mortel parce que, ce n'est qu'à cette condition que son existence est à même d'avoir un sens. L'immortalité ne saurait être pour l'homme un bien véritable dans cette vie, elle le serait s'il avait la chance de s'échapper aux conditions et contingences spatio-temporelles de son existence.

Compréhension philosophique de la mort

Dans l'Égypte antique¹, la mort n'était pas vue comme une fin mais comme une transition entre deux phases de l'existence, l'une terrestre et l'autre dans l'au-delà auprès des dieux. Pour accéder à cette seconde vie, les égyptiens devaient remplir un certain nombre d'obligations. La première d'entre elles était la préservation du corps. En effet, après la mort, le corps devenait le point d'attache du Ka (principe immortel) mais aussi du Ba (l'âme corporelle) qui revenait quotidiennement s'unir à lui. Pour éviter sa disparition, les Égyptiens avaient recours à la technique de la momification. Ce procédé durait 70 jours. Le cœur, siège des sentiments et de l'intellect, était toujours conservé en place. Le corps était placé dans un bain de natron pour le déshydrater. La momie était ensuite placée dans un cercueil dont la forme variable pouvait présenter un décor plus ou moins riche avec le défunt, des divinités, des formules protectrices ... Le tout était placé dans une tombe qui devait servir de maison au défunt pour l'éternité. Le défunt devait aussi surmonter des épreuves dans l'au-delà. L'une des principales était le jugement par Osiris et son tribunal. À cette occasion, le cœur du défunt était pesé par Anubis qui le plaçait sur le plateau d'une balance, une plume ou une effigie de la déesse Maât (vérité) étant placée sur l'autre plateau. Le défunt dont le cœur était juste, était alors admis auprès des dieux. Le mauvais était condamné à une seconde mort définitive. Une fois justifié par les dieux, le défunt pouvait accéder au royaume d'Osiris (dieu égyptien qui est mort et ressuscité)².

Le philosophe Hegel distingue la mort humaine de la mort animale. Pour l'animal, la mort est toujours quelque chose qui survient de l'extérieur, un accident. Mais pour l'homme qui réfléchit et qui pense, la mort est une limite, un passage, un horizon auquel il se prépare par une activité de l'esprit. La mort est condition de l'affranchissement de la finitude. C'est ainsi que la pensée de la mort libère et spiritualise. Aux dires de Hegel, il y a trois expériences qui peuvent nous aider à l'apprivoiser et à l'intégrer la mort dans l'horizon de la vie. Avec la mort, on comprend que,

- L'expérience amoureuse est une expérience d'union et de séparation à la fois

¹ Cf. Barguet, *Le livre des Morts des anciens égyptiens*, Éditions du CERF, Mesnil-sur-l'Estrée, 1967, p. 143.

² http://www.museedegrenoble.fr/1769-la-mort-en-egypte-ancienne.htm?UTB_RESET=1#:~:text=Dans%20l'%C3%89gypte%20antique%2C%20la,a u%2Ddel%C3%A0%20aupr%C3%A8s%20des%20dieux.&text=En%20effet%2C%20apr%C3%A8s%20la%20mort,quotidiennement%20s'unir%20%C3%A0%20lui. Consulté le 12/03/2021 à 15 h.

- L'expérience du désir est une conscience du manque jusque dans la satisfaction, désir de l'autre, désir d'amour
- L'expérience de la beauté dans l'art et du sublime dans la religion est une expérience de l'absolu.

Bref, Hegel présente la mort comme une dialectique de l'union et de séparation à la fois.

Pour Martin Heidegger, le mourir est la manière d'être par laquelle le *Dasein* se rapporte à sa mort. Car nous ne connaissons la mort qu'à travers la mort d'autrui. Mais c'est encore là une mort en général, ce n'est pas la mort comme « possibilité la plus propre, absolue, indépassable » du *Dasein*¹. Or en définissant l'existence humaine comme « être pour la mort » (*sum moribundum*), on comprend que la mort n'est pas un accident qui vient du dehors mais qu'elle est possibilité permanente. Chez Heidegger, *on ne peut penser l'être que dans les conditions de finitude*. La finitude est le fait que nous sommes dans un monde qui a son poids propre en vertu de la non-décision de nous-mêmes ; les choses s'imposent à moi. C'est la facticité, je suis jeté-là, je suis un être vers la mort mais pas pour la mort. Sa pensée n'est pas morbide. La mort est une donnée facticielle, comme ma condition biologique, je n'y peux rien, c'est imposé à moi, à la condition humaine. De l'autre part, elle n'est pas le signe de la finitude originaire de l'être humain : elle peut être le signe d'une existence authentique. Chez Heidegger, c'est l'affrontement quotidien à la mort qui donne sens à l'existence.²

¹ *Sein und Zeit*, 250.

² La mort est sa possibilité extrême comme possibilité de sa propre impossibilité. C'est dans l'angoisse comme angoisse devant le pouvoir-être le plus propre, absolu et indépassable, que se développe l'être-jeté dans la mort. L'angoisse devant la mort n'est pas la peur de décéder, mais elle dévoile l'ouverture révélant l'existence comme être-jeté pour la fin, au point qu'on peut dire « le *Dasein* meurt aussi longtemps qu'il existe. Il le fait de plus souvent sur le mode de la déchéance, fuyant devant l'être le plus propre pour la mort. Si le mourir a sa possibilité ontologique dans le souci, la mort se donne en fait le plus souvent comme un événement intramondain soumis à l'emprise du « On » qui inverse l'angoisse en peur d'un événement qui doit arriver. La quotidienneté admet ainsi la certitude de la mort, disant que la mort viendra mais n'est pas encore. Par-là, le On dénie à la mort sa certitude et recouvre sa spécificité qui est d'être possible à tout instant. La possibilité est ainsi comprise comme possibilité de l'impossibilité de l'existence. Le devancement vers la mort force l'étant comme la possibilité de sa propre impossibilité. La finitude devient de manière radicale, une finitude essentielle, invitant l'homme à repenser son être dans l'horizon de la mort, à déposer son nom d'homme pour retrouver celui de morte. Cf. Jean-Vaysse, « Heidegger » dans *le*

Vladimir Jankélévitch a écrit deux beaux livres sur la mort : *la mort* (1966) et *Penser la mort*. Il dit que la mort est un phénomène banal parce que tout le monde doit mourir un jour ou l'autre mais c'est aussi un phénomène tragique surtout lorsqu'il s'agit de la mort de celui que j'aime et qui doit m'abandonner définitivement. Il distingue la mort en 3^e *personne*, celle que constate le médecin (Il est mort !!!), on en parle de façon neutre sans se sentir impliqué ni concerné. La mort à la *deuxième personne* est celle d'un être cher (Tu pars vraiment ? Tu nous laisses ? Tu nous abandonnes avec qui ?). La mort à la *première personne*, qui devrait nous concerner vraiment, est la plus inconnue. Ma propre mort nourrit l'exigence créative. J'ai du temps devant moi mais ce temps est limité sans que je n'en connaisse la borne. Savoir qu'on doit mourir, c'est aussi s'étonner d'être, c'est vivre ce jour que je vis comme un cadeau et non comme un fardeau, comme une occasion à saisir, comme occasion d'actualiser l'amour et de faire des rencontres. En dépit du néant sur lequel semble s'achever toute existence, conclut Jankélévitch, la vie a le dernier mot. *Et même si la vie est éphémère, le fait d'avoir vécu une vie éphémère est un fait éternel. C'est ainsi que, « celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été : désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité ».*

Dans la vision africaine, vie et mort se trouvent si intimement liées que l'on ne peut pas concevoir l'une sans l'autre. La mort est la conséquence inévitable de la vie. La conception de la vie et de la mort se polarise autour de quelques axes qui font face à l'idéologie thanatologique¹:

- Les morts ne sont pas morts. Ils ne sont pas partis, ils restent présents parmi les vivants. Invoqués en cas de nécessité, ils répondent et donnent satisfaction. La vie en Afrique est sacrée. À ce titre elle ne doit pas être ôtée ni violentée. C'est pourquoi dans la tradition, le cadavre de quiconque s'était suicidé était publiquement fouetté et châtié avant sa mise en terre.
- La mort est un passage vers la vie et la vie est un passage vers la mort. Le pays de mort est celui d'où tout homme vient et où tout homme retournera. La naissance et la mort sont les deux bornes qui limitent et encadrent l'existence humaine. Donc l'humain n'est qu'un immigré, un être en perpétuelle pérégrination.
- La vie et la mort ne sont pas deux pôles antinomiques du cheminement humain, mais deux réalités qui interfèrent complètement et se nourrissent réciproquement.

vocabulaire des philosophes, t. IV, Philosophie contemporaine (XXe siècle), Jean-Pierre Zarader (dir), Paris, ellipses, 2002., pp. 309-310.

¹ Marcel ANGANGA (2011). *Vie et mort en Afrique noire. Théologiques*, 19 (1), 87-106.

- La mort est une sanction que l'être humain a provoquée sciemment ou pas par son comportement à l'égard du créateur.

Bref, la vie ne finit pas. Elle est une continuité même dans la mort et la mort est la conséquence inévitable de la vie. La vie de l'homme dans l'Au-delà est la continuation de celle qu'il a passée sur terre.

Compréhension théologique de la mort

Théologiquement, la mort a deux connotations différentes, l'une positive (achèvement naturel de la vie) et l'autre négative (malédiction ou punition).

1. La mort comme bénédiction ou achèvement naturel de la vie

Pour les israélites, la vie terrestre est un don de Dieu et vivre « vieux rassasié de jours » (Gn 35,29) est un signe de la bénédiction de Dieu. C'est ainsi qu'Abraham « expira très âgé et comblé » (Gn 25,8). Dans la logique juive, la mort atteint non seulement le corps (bâsar¹) mais aussi l'âme (nèfesh). La mort est une fatalité naturelle en ce sens que nul n'y échappe mais l'homme survie après la mort par sa nombreuse postérité². Dans l'Ancien Testament, pour le juste, la plénitude de vie ne s'estompe pas avec la mort mais se traduit par un achèvement paisible de la vie, vécue avec Dieu. En revanche pour l'injuste à la mort, il rejoint le shéol, lieux des ténèbres et d'obscurité où on est coupé de Dieu (Esd 38,18).

2. La mort c'est aussi une épreuve, une malédiction

Le scandale de la mort subite, de la mort à la fleur de l'âge ne s'explique pas. Les psaumes alertent sur la menace de la mauvaise mort dont la maladie, la misère, la solitude et de désespoir sont des prémices. On établit un lien entre la mort et le péché et la seule voie d'issue qui permet au juste d'échapper à la mauvaise mort, c'est de se tourner vers Dieu qui est source de vie. « Car tu ne m'abandonnes pas aux enfers, tu ne laisses pas ton fidèle voir la fosse » (Ps 16, 10).

La suprême énigme pour le juif c'est de voir le juste lui aussi faire l'expérience de la mauvaise mort. Le scandale vient du fait que la mort est malédiction aussi bien

¹ En hébreu, la *basar*, ce n'est pas le corps en tant que distinct de l'âme. La *basar*, c'est la totalité humaine, pour nous français « corps et âme », la totalité psycho-physiologique, ou psycho-somatique. C'est le biologique et le physiologique à la fois. L'hébreu *basar* ne correspond donc nullement à ce que nous appelons le « corps », ni « la chair » distincte de l'âme, mais à ce que nous appelons l'homme vivant. (Tresmontant 1971, 62).

² *Ibid.*, 14-7.

pour les justes que pour les pécheurs. Si la mort est un « salaire du péché » pourquoi le juste doit-il être frappé ? D'ailleurs le livre de Genèse présente la mort comme châtiment du péché commis par Adam et Ève (Gn 2,17). Le livre de la Sagesse reprend la même idée. S'agit-il de la mort biologique ou de la mort spirituelle ? En désobéissant Adam et Ève ont choisi de vivre sous le règne de la mort. Mais tout n'est pas perdu, car il y a malgré tout une plénitude de vie avec Dieu symbolisée avec l'arbre de vie. En choisissant la vie, l'homme peut échapper à la mort (Dt 30, 15). Dieu est présenté comme maître de la vie et de la mort. « C'est moi qui fais mourir et qui fais vivre » (Dt 32, 39) mais les forces de la mort sont toujours à l'œuvre dans la création et il faudra attendre le livre de Daniel et le 2^{ème} livre de Maccabées pour affirmer « la victoire sur la mort » symbolisée par la résurrection. Ainsi la justice divine ne saurait laisser sans rétribution ceux qui sont morts au nom de leur foi en Dieu.

Dans le NT Jésus s'indigne en face de la mort. Dans la théologie johannique il y a une opposition entre « ce monde » et le royaume que Jésus est venu inaugurer. Celui qui croit est déjà passé de la mort à la vie (Jn 5,24), mais à condition qu'il aime son frère ; par contre, celui qui n'aime pas demeure dans la mort (Jn 3, 14). Comment Jésus a-t-il vécu sa propre mort ? En analysant les écritures nous pouvons conclure qu'il a connu l'angoisse, la solitude et la tristesse qui accompagnent la mort humaine. Il n'a connu ni la belle mort des justes de l'AT, ni la mort paisible de Socrate. Il a assumé la mort du pécheur et a vécu la mort comme un échec de sa mission, c'est pourquoi il demande à son Père d'écarter cette coupe. Son cri « mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » peut être interprété comme un cri de désespoir. Mais le Ps 22 nous fait penser qu'en même temps, il s'agit d'un abandon à Dieu source de la vie. La mort de Jésus transforme la mort de l'homme éprouvée sous le signe de péché, en une voie d'accès à la vie. Comme pour Birago Diop¹ pour qui « les morts ne sont pas morts », en Jésus ressuscité, la mort n'est pas une mort mais un tremplin pour accéder à la vie éternelle.

¹ « Ceux qui sont morts ne sont jamais partis : Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire et dans l'ombre qui s'épaissit. Les morts ne sont pas sous la terre : Ils sont dans l'arbre qui frémit, Ils sont dans le bois qui gémit, Ils sont dans l'eau qui coule, Ils sont dans l'eau qui dort, Ils sont dans la case, ils sont dans la foule : Les morts ne sont pas morts ». Birago Diop, « Les Souffles », *Les Contes d'Amadou Koumba* (Paris, Présence Africaine, 1961, pp. 173-175, 1^{ère} édition 1947).

Quelques références bibliographiques

- Marcel ANGANGA (2011). *Vie et mort en Afrique noire. Théologiques*, 19 (1), 87-106.
- Jean-VAYSSE, « Heidegger » dans *le vocabulaire des philosophes, t. IV, Philosophie contemporaine* (XXe siècle), Jean-Pierre Zarader (dir), Paris, ellipses, 2002.
- Vladimir JANKELEVITCH, *La mort*, Flammarion, Paris, 2008.
- Vladimir JANKELEVITCH, *Penser la mort ?* Broché, 2003.
- Birago DIOP, « Les Souffles », *Les Contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine, 1961.
- Paul CHAUCHARD, *La mort*, Que sais-je ? PUF.
- Simone de BEAUVOIR, *Tous les hommes sont mortels*, Paris, Gallimard, 1946.
- Benoît THIRION, *Par une blessure (...)*, in *Revue Philosophique de Louvain*. 4^e série, tome 100, n°4, 2002.
- KABWANA MINANI, *Entrer en Philosophie antique*, L'Harmattan, Paris, 2019.
- Michel ELCHANINOFF, « Qu'est-ce que la philosophie ? », in *Philosophie*, juin 2016 (n° 2016).
- Claire CRIGNON, *Le mal*, Garnier-Flammarion, Paris, 2000.
- Ignace LEPP, *La mort et ses mystères*, Grasset, Paris.

P. Barthélemy MINANI sx

Utaje kuraba ku rudubi rwa so ntaza ibigori vyeze

***Qui n'est pas venu te consoler à la mort de ton père,
ne doit pas venir quand le maïs est mûr.***

C'est dans le malheur qu'on connaît ses amis, non dans l'abondance.
(Francis Rodegem, *Sagesse Kirundi, Proverbes, dictons, locutions usités
au Burundi*, Musée Royal du Congo Belge, Tervuren 1961, p. 365).

DÉBAT SUR LE THÈME DU FORUM. RÉPONSES DU CT CIRHALWIRHWA



Cimetière de Kalemie, 2016 :
Tombe de Kaoze Stéphane,
1^{er} abbé congolais (1886-1951)

La conférence du Chef de Travaux Gervais Cirhalwirhwa, répondait à la question suivante : *La gestion de la mort dans nos cultures : deuil ou fête, funérailles ou gaspillage ?*

Un problème technique nous a empêché de bien enregistrer cet exposé. Tout en nous excusant, nous en proposons ici un petit extrait, ainsi que quelques réponses que le CT a réservées aux participants au forum.

Exposé du CT (extrait)

À partir de deux auteurs, Auguste Comte et Sony Labou Tansi, je propose deux principes culturels fondamentaux sur la gestion de la mort.

Je pars d'un philosophe positiviste, August COMTE. Il nous a laissé un principe selon lequel « les morts gouvernent les vivants ». Cela montre que nous devons vénérer les morts. Quand quelqu'un est mort, nous savons qu'il monte dans ce que l'on appelle la hiérarchie des êtres, il devient l'intermédiaire entre Dieu et les vivants. Mais alors, il m'a été proposé de parler des cimetières, des morts et nous observons que les morts ne sont plus respectés.

Tournons-nous vers l'écrivain brazzavillois, Sony Labou Tansi, qui avait dit « malheur aux morts qui n'ont pas des vivants ». À partir de cela, je vais parler du deuil. Quand il y a un mort, on organise un deuil mais il y a des morts pour lesquels on ne peut même pas organiser un deuil parce que leurs vivants sont pris au dépourvu ou n'en voient pas le sens. « Malheur aux vivants qui n'ont pas des morts ! » Pourquoi ? Parce que ce sont les vivants qui honorent leurs morts et les enterrent. Si vous ne pouvez pas enterrer votre mort, c'est que vous ne valez rien. Si vous ne pouvez pas protéger sa tombe, c'est que vous n'avez pas de dignité.



Cimetière de Kirungu, 2016 :
Tombe du capitaine Léopold-
Louis Joubert (1842-1927),
héros de l'antislavagisme

Question n. 01 : *Concernant la profanation des tombes : Quand on va à l'enterrement au cimetière de la Ruzizi, on trouve parfois les enfants en train de jouer avec les crânes et les autres os des gens qui sont morts. Alors, quelle solution à ce phénomène ?*

R/ Le Poète NTAMBUKA avant de mourir avait dit que « Bukavu mourra, Bukavu est mort. Pourquoi ? Parce que les morts de Bukavu quittent très vite pour aller se faire enterrer dans les villages environnants. Il n'y a que les vivants qui restent à Bukavu ». Pourquoi cela arrive ? *Malheur aux vivants qui n'ont pas des morts !* Nous constatons que nous n'avons pas des gouvernants responsables : ils sont amnésiques, ingrats. S'ils étaient responsables, tous les cimetières seraient gardés et resteraient intacts.

Question n. 02 : *« Malheur aux morts qui n'ont pas des vivants et malheur aux vivants qui n'ont pas des morts ». Pourquoi devons-nous avoir peur des morts, des esprits qui nous visitent sous forme des revenants ?*

R/ Pour les africains, l'être humain a deux composantes : visible (la chair, le corps qui est enterré quand l'homme meurt) et invisible (immatérielle qui va rejoindre les ancêtres après la mort). Et en général lorsque la personne est morte sans beaucoup de problèmes dans le voisinage, on l'accompagne avec des rites et avec des mythes. La personne qui meurt change de forme et les vivants le savent tellement bien qu'ils gardent de bon rapport avec le mort. Mais, puisqu'il existe des rumeurs qui circulent entre les vivants, il arrive que, quelqu'un a fait de cauchemar la nuit, il dit, voilà que mon papa, mon oncle... est venu me menacer. Pour réparer, on offre des sacrifices pour les esprits qui font peur.

Question n. 03 : *À la lumière des exposés suivis dans le forum, surtout de la philosophie et de la théologie, qui interrogent, qui élèvent et qui stimulent, pouvez-vous conseiller l'euthanasie ? Pourquoi et pourquoi pas ?*

R/ La vie vaut la peine d'être vécue. Qu'elle soit douloureuse, qu'elle soit émaillée des souffrances, que ce soit une vie pénible. La vie, on ne l'invente pas, elle nous est donnée, alors au nom de quoi quelqu'un pourrait mettre fin à sa vie ? Il n'y a pas de raison suffisante pour mettre fin à la vie.

ÉPILOGUE : L'art de réussir sa mort

Hommage au Père Palmiro Cima sx (1931-2021)



Pendant la rédaction des Actes de ce forum culturel, la Famille Xavérienne a dit aurevoir au père Palmiro Cima, décédé à Kinshasa le 13 avril 2021, à l'âge de 89 ans.

Il fut un missionnaire légendaire, toujours « au large », dans l'annonce *ad gentes*, au Congo pendant 59 ans : 29 ans dans le diocèse d'Uvira et 30 ans dans la périphérie de Kinshasa.

Palmiro parlait souvent de la mort, à tel point qu'il devenait si spontané et si beau de penser à ce qu'il disait. Il aimait afficher au mur, dans sa chambre et un peu partout, la phrase suivante : "Réussir sa mort, c'est le but de toute une vie". Il n'avait pas peur de parler de la mort et de sa mort. De plus, il a aussi construit son tombeau à Bita (Kinshasa) comme un audiovisuel pastoral : que le peuple se souvienne que nous sommes tous en pèlerinage ici-bas, au service du Royaume des Cieux qui nous attend.



« En construisant son tombeau à côté de l'église où il travaillait, il voulait dire aux fidèles : tu vis bien si tu prépares bien ta mort. Cette idée l'accompagnait déjà dans les années 1960 lorsqu'il a vécu des moments tragiques et très particuliers aux côtés du peuple de Dieu qui a souffert de la guerre. Qui lui a donné la force de vaincre la peur alors que ses confrères venaient d'être assassinés à Baraka et Fizi ? Comment est-ce qu'une personne reste en mission quand elle voit la destruction, la haine et la vengeance causées par la rébellion ? Le père Cima a écouté la voix de Dieu dans sa mission : la charité l'a fait risquer, l'amour des pauvres l'a poussé à tisser des relations avec les puissants et influenceurs du moment pour accomplir sa mission d'évangélisation » (Rivuzimana Gratien s.x. et Sindayihebura Elvis s.x.).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DU FORUM.....	3
LA CONCEPTION AFRICAINE DE LA MORT	4
Introduction.....	4
Rappel de quelques évidences	5
Quelques conceptions de la mort.....	10
Conception de la mort selon les Africains	13
Quelques événements insolites.....	18
Conclusion	19
LA MORT À LA LUMIÈRE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA THEOLOGIE.....	21
Introduction.....	21
Qu'est-ce que la Philosophie ?	22
Qu'est-ce que la mort ?	23
L'illusion de l'immortalité	24
Compréhension philosophique de la mort.....	26
Compréhension théologique de la mort	29
Quelques références bibliographiques.....	31
DÉBAT SUR LE THÈME DU FORUM. RÉPONSES DU CT CIRHALWIRHWA	32
ÉPILOGUE : L'art de réussir sa mort	34

éd. Conforti, Bukavu 2021

Archivio Saveriano Roma